

Jogues Rivard

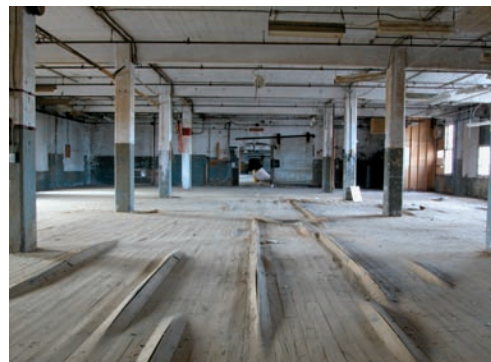
aventurier des bâtiments perdus
(Raider of the Lost Buildings)



19 mars au 10 mai 2008 - Vernissage 18 mars, 18 h.

«Les photographies de Jogues Rivard nous touchent autant par leur valeur documentaire que par leur qualité poétique: lumière mystérieuse, espaces ténébreux... Restant fidèle à l'approche documentaire traditionnelle – une approche qui est aussi la mienne, et à laquelle je crois fortement – le photographe nous présente les sites tels qu'il les a découverts, dans leur vrai état d'abandon et de désintégration. Ces images, riches d'information, symbolisent l'agonie de nos villes et nous invitent à réfléchir sur l'avenir de la cité et sur sa construction future.»

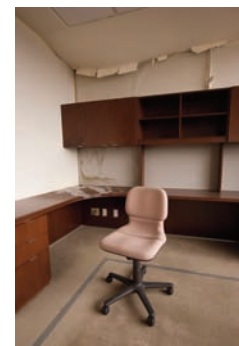
Gabor Szilasi, photographe



Singer Company of Canada Ltd.
Saint-Jean-sur-Richelieu



Brasserie Dow



Imperial Tobacco,
Montréal

MONOPOLI, 181 Saint-Antoine O.
métro Place d'Armes
mercredi – vendredi 13 h -18 h – samedi 13 h-17 h.



Abbaye Cistercienne Notre-Dame-du-Bon-Conseil,
Saint-Romuald

Pour Jogues Rivard, les bâtiments vivent et meurent, ils ont leurs derniers instants, leurs derniers souffles; il les recueille, parfois trop tard, ou parfois encore animés par les dernières traces des derniers gestes des humains qui y travaillaient, y vivaient.

Usines, écoles, hôpitaux, mais aussi tunnels, canalisations. C'est au-delà de l'esthétique pourtant si évidente, de cette beauté fascinante de la dégradation. C'est une émotion véritable... On perçoit encore des présences, dans ces salles d'opération qui font plus penser à la torture qu'à la thérapie, dans ces vieux planchers ondulants plus flots que sol, dans ces vieilles machines figées aux fonctions qu'on oubliera après elles, dans le détail de cette lunette de sécurité devenue nid d'araignées.

Aventurier déterminé et organisé, Jogues Rivard se donne une mission: «*J'en fais mon devoir, écrit-il, de documenter et répertorier...*»

Il faut souvent plusieurs passages pour capter les lieux tout à fait. Les photos vont de l'indication, de la description au témoignage, à l'émotion. Lumières lissées par les longues expositions, particularités étonnantes des bâtiments, fantômes d'actions mais aussi beauté baroque de la décrépitude



Maison Notre-Dame de la Chesnaie, Sainte-Clotilde-de-Horton

tude ou respect de la maîtrise des anciens dans le détail de leur architecture ou les objets de leur travail.

La photo transmet le regard non par la recherche d'effets mais de par ce qu'elle contient. Nul artifice, nulle manipulation. La photo se fait précise pour se concentrer sur son sujet et la technique suit, docile. C'est aussi documentation, mission photographique sans commande, témoignage pour ceux d'après, oui, mais pour nous, aussi. Car ce regard nous regarde: comment traitons-nous ces choses qui disparaissent si vite, qui ont été si importantes, et que nous laissons mourir sans les enterrer, sans en faire notre deuil, sans même les regarder?

Un travail d'aventurier, un travail de photographe.

Alain Laforest, photographe
commissaire



Abbaye Cistercienne Notre-Dame-du-Bon-Conseil,
Saint-Romuald



Brasserie Dow



Les Ateliers du Grand-Trunk
de Pointe-Saint-Charles, Montréal

Explorer des lieux inhabituels et normalement inaccessibles, cela m'a toujours attiré. Depuis l'enfance, en fait. Mon plus vieux souvenir étant quand mon père me disait qu'il y avait une trappe qui menait au toit, dans le hangar de notre logement. J'avais cinq ans, à ce moment-là, et déjà je m'imaginai me promenant de toit en toit.

En quatrième année, avec mes amis, je jouais au baseball dans les ruelles du quartier Villeray. Nous devions souvent monter sur les toits pour récupérer nos balles. Nous en profitions pour nous y promener et partir à la découverte. À l'école primaire Le Plateau, on essayait de visiter les coins cachés de notre école et on avait même réussi à pénétrer dans la chaufferie.

Mais c'est au cinquième du primaire que remonte ma véritable première «exploration urbaine» d'un bâtiment désaffecté. Un ami de classe nous avait dit que dans le parc Lafontaine il y avait une petite vespasienne qui était abandonnée et que nous pouvions y entrer par une fenêtre du sous-sol. Et c'est ce que nous avons fait, inspectant tout, explorant tout, et même les toilettes des femmes.

J'aime visiter ce genre d'endroits, parce que ça me permet de découvrir des zones cachées de ces bâtiments auxquels on n'a pas accès normalement.

Lorsque l'on visite un endroit abandonné, on remarque tout: ce que les gens ont laissé derrière, que les murs avaient été peints à l'origine en vert menthe, que le toit coule, que le sous-sol est grand, que la vue sur le toit est belle... Mais à l'époque où cet endroit était encore en activité, les gens circulaient et y travaillaient tous les jours sans nécessairement s'intéresser à ces détails.

L'exploration urbaine,
je la définirais comme suit:

*Curiosité débordante pour les endroits abandonnés
et qui sortent de l'ordinaire.*

Aller explorer un endroit qui n'est pas en activité, c'est être curieux et aller au-delà du «Par ici, s'il-vous-plaît».

Un bâtiment peut être abandonné depuis quelques mois, quelques années et on y retrouve encore la trace des gens qui ont quitté le travail à leur dernière journée. On a l'impression que le temps s'est arrêté, les objets sont restés là où les travailleurs les ont laissés, mais en même temps on constate clairement l'effet du temps, par la détérioration des lieux. La peinture s'écaille, la moisissure s'installe, le plâtre tombe, le fer rouille et tranquillement la nature prend le dessus. On a l'impression de visiter le théâtre d'une catastrophe.

L'esthétique de ces endroits abandonnés peut seulement être observée dans un bâtiment où la présence humaine n'est plus. Ces endroits sont idéaux pour la photographie.

J'en fais mon devoir de documenter et répertorier en photographie ces lieux-là, avec toutes les traces du passé et leur détérioration actuelle.

J'apprécie le travail des gens de l'époque pour leurs soucis du détail dans la construction de ces bâtiments.

Lorsqu'un bâtiment change de vocation et devient un loft résidentiel, la presque totalité de son cachet et de son authenticité disparaissent. C'est à ce moment que je ressens le besoin d'intervenir en saisissant ses derniers moments.

Ces bâtiments sont comme des cadavres qu'on n'a pas encore enterrés.

Jogues Rivard

www.explorationurbaine.ca